

Le racisme comme politique

GINETTE CHENARD, *Le Sud des États-Unis*, Québec, les éditions du Septentrion, 2016, 664 pages

Zacharie Leclair

Volume 11, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

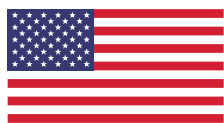
1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclair, Z. (2017). Compte rendu de [Le racisme comme politique / GINETTE CHENARD, *Le Sud des États-Unis*, Québec, les éditions du Septentrion, 2016, 664 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(3), 32–34.



LE RACISME COMME POLITIQUE

Zacharie Leclair

Chargé de cours, Département d'histoire, Université de Montréal

GINETTE CHENARD

LE SUD DES ÉTATS-UNIS

Québec, les éditions du Septentrion, 2016, 664 pages

Région des États-Unis la moins connue du public québécois, le Sud gagne à être démystifié. C'est du moins le pari qu'a fait Ginette Chenard dans *Le Sud des États-Unis*, une rare publication en français sur un thème peu fréquenté mais si pertinent dans l'actualité. Ancienne déléguée du Québec dans le Sud des États-Unis, Chenard présente ici le fruit de recherches nourries de sa vie parmi les *Southerners*. Cela confère sans doute à l'ouvrage un intérêt particulier pour les lecteurs québécois, qui connaissent mal les cultures et les modes de pensée de leurs voisins américains.

Le livre est étoffé, dense, bien documenté. Il offre au lecteur, spécialisé ou non, une mine d'informations sur l'évolution historique et la situation actuelle des États sudistes. La plupart de ceux-ci ont anciennement formé la *Confederacy*, régime rebelle à l'Union. En découla la *Civil War* (1861-1865), une guerre qui a traumatisé la nation, dont le souvenir plane toujours sur *Dixie* et qui continue de plomber l'évolution du Sud. Dans un style digeste, souvent élégant mais parfois tout en longueur, Chenard aborde son étude socio-historique du Sud sous l'angle de sa différence culturelle principale : son passé esclavagiste et l'impact de ce passé sur les relations raciales d'hier à aujourd'hui. On y apprend en outre comment la dimension raciale des rapports sociaux au Sud a fini par déterminer ou influencer toute la façon qu'a ce coin de pays de concevoir la politique et le développement social et économique.

Construisant son propos à partir de nombreuses études sérieuses sur le «mal sudiste», Chenard expose d'emblée ce qu'elle appelle le «paradoxe sudiste» en prenant l'exemple de la ville d'Atlanta. La capitale géorgienne et haut-lieu de la Guerre de Sécession fut incendiée par les armées du Nord en 1865. Atlanta s'est reconstruite en se délestant d'une part de sa mémoire. Elle s'est lancée sur la voie de la modernisation économique d'une manière spécialement effrénée à partir des années 1990, mais elle l'a fait en entretenant un passéisme particulièrement acharné. Ce choix se répercute sur la structure des rapports sociaux, indissociables des tensions raciales héritées du temps de l'esclavage et complexifiées par près d'un siècle de ségrégation effective.

C'est à ce Sud claustré entre traditionalisme social et modernisation économique que s'attarde Chenard.

C'est surtout lorsqu'elle emprunte le paradigme des trois sous-cultures politiques développé par le politologue Daniel J. Elazar pour expliquer à la fois la spécificité et l'unité de la «civilisation» sudiste, que Chenard intrigue puis satisfait le lecteur. Ces sous-catégories culturelles morcelées mais néanmoins rattachées au grand ensemble sudiste expliquent la complexité du Sud et les évolutions distinctes de ses divers États. Pour la suite du livre, c'est surtout à la sous-culture dite «traditionnaliste», plutôt qu'à celle dite «moraliste» et celle dite «individualiste», que s'intéresse Chenard. En effet, selon elle, c'est le traditionalisme qui constitue la «clé de l'appartenance sudiste» et qui distingue le plus le Sud du reste du pays; et ce, même si certains États, comme la Caroline du Sud, partagent en plus une culture dominante moraliste et que d'autres, comme la Virginie, affichent une forte adhésion à la culture individualiste.

Selon l'auteure, c'est le traditionalisme qui constitue la «clé de l'appartenance sudiste» et qui distingue le plus le Sud du reste du pays; et ce, même si certains États, comme la Caroline du Sud, partagent en plus une culture dominante moraliste et que d'autres, comme la Virginie, affichent une forte adhésion à la culture individualiste.

Forte de l'emprunt de ce paradigme interprétatif, l'auteure relit l'histoire de la région en mettant en relief la stratégie unipartisanne développée par les politiciens du Sud pour contrer les effets de la Reconstruction au Sud (période suivant la Guerre de Sécession, marquée par l'imposition de mesures civiques fédérales par le Nord victorieux) et pour y empêcher l'établissement d'une société biraciale égalitaire. Investissant le Parti démocrate de façon quasi-ininterrompue et uniforme entre 1877 et les années 1960, le Sud blanc et suprématiste a réprimé avec succès, par un savant mélange de violence extra-légale et de monopolisation de l'espace politique, toute implication publique noire apte à renverser l'ordre sudiste post-esclavagiste.

Aussi longtemps que le Gouvernement fédéral et la Cour suprême, de concert,



n'ont pas assumé leur rôle de protecteurs des principes constitutionnels, l'ordre racial sudiste, sous couvert de la logique du «droit des États» (*states right*), a pu se perpétuer sur la base de l'unipartisme démocrate. Or, il fallut un régime démocrate, le tandem John F. Kennedy/Lyndon B. Johnson, pour ébranler durablement le traditionnel système ségrégationniste. Ironie de l'histoire, LBJ était texan, il venait lui-même du Sud. Son réformisme civique accéléra l'important réaligement partisan qui ancras solidement le Parti républicain dans le Sud et y déracina le Parti démocrate. Aujourd'hui, entre autres à cause de cette réaction raciste au réformisme démocrate de Johnson, le Sud reste généralement affilié aux éléments conservateurs (voire libertariens) du Parti républicain.

Sans prétendre écrire une synthèse historique systématique du Sud – d'ailleurs, à vouloir se montrer scrupuleux, on pourrait bien relever quelques omissions et imprécisions mineures – Chenard offre une analyse historico-politique qui s'avère aussi un intéressant guide non seulement pour comprendre la société sudiste, mais aussi pour en apprécier les subtilités, les charmes et les contributions culturelles. Prenant ses distances de l'anti-américanisme primaire tout en évitant la complaisance de celle qui aime le Sud en «connaissseuse», Chenard parvient à dévoiler tout en nuances les dessous et les fondements de la sociologie sudiste. Surtout, elle tire quelques leçons et souligne les pistes qui permettront au Sud de s'éloigner des effets de plus de trois siècles de *Black codes*. Un des facteurs annonçant le déclin inéluctable de l'ordre traditionnel sudiste est sans contredit l'évolution démographique du Sud, dont la population devient de plus en plus diversifiée et la culture de plus en plus cosmopolite. Chenard souligne en outre, non

Les dossiers qu'il faut
lire pour voir à nos
intérêts nationaux
sont publiés dans
L'Action nationale

action-nationale.qc.ca



suite de la page 32

sans une certaine foi dans l'«esprit» américain, que l'injustice systémique, si elle est habituellement tolérée (voire voulue et infligée) par le peuple américain, finit presque invariablement par trouver sa limite. C'est sur cette «cassure morale» que le Gouvernement fédéral trouve occasionnellement au cours de l'histoire la légitimité et la volonté politique d'imposer aux États des mesures réformatrices et correctrices, comme le furent, en leur temps, les *affirmative actions* de LBJ.

Le Sud des États-Unis de Ginette Chenard apparaît donc comme un ouvrage sérieux, monumental – pour ne pas dire définitif – qui promet d'intéresser un vaste éventail d'américanistes professionnels, amateurs, ou en devenir. Bref, ce livre s'impose déjà comme incontournable pour qui s'intéresse à la politique américaine d'aujourd'hui, ou s'en inquiète. ♦



suite de la page 33



sur les sources de la décadence américaine. Comment cela se fait-il alors que l'on présente le constat de décadence comme une des principales motivations intellectuelles des néoconservateurs? On voit tout au long du livre que, pour eux, l'action politique et militaire de la république impériale peut servir d'antidote à la dégénérescence de la vie civile et on sent qu'ils abhorrent le relativisme moral ambiant, mais le propos du livre ne va guère plus loin. On sait par contre que bien des conservateurs américains n'hésitent pas à rechercher les sources du mal à l'intérieur même de la société américaine, ce que les néoconservateurs semblent éviter. Se peut-il que, ne s'avouant pas leur hostilité envers la nature profonde de la société américaine, libérale et capitaliste, ils aient déplacé leur regard vers l'extérieur? Peut-être ne veulent-ils pas admettre que le capitalisme et les institutions américaines ont grandement stimulé l'individualisme et le relativisme. L'ouvrage de Dorion-Soulié n'a guère de réponse.

Un autre point de perplexité porte sur le rapport devant être établi par les décideurs envers le peuple américain pour ce qui concerne la désirabilité et les conséquences d'un effort de guerre conséquent. Là encore j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas de réflexion poussée sur la difficulté politique que représente en démocratie une proposition militariste d'envergure. N'était-ce pas le problème d'un Churchill qui, durant les années 1930, réclamait que le Royaume-Uni se préparât à la guerre contre l'Allemagne? Churchill est demeuré pratiquement seul bien que la menace hitlérienne fût imminente. Comment les néoconservateurs auraient-ils pu faire l'économie du problème du tribut (humain et financier) tout en disant vouloir défendre et maintenir un cadre démocratique? Après tout, c'est bien au peuple que revient ledit tribut. Le livre donne à penser que les néoconservateurs se contentent de faire valoir la nécessité de la guerre en ne regardant que les seules vertus pédagogiques et socialisatrices de l'effort de guerre, et ce à coups de références historiques.

Le livre donne à penser que les néoconservateurs se contentent de faire valoir la nécessité de la guerre en ne regardant que les seules vertus pédagogiques et socialisatrices de l'effort de guerre, et ce à coups de références historiques.

L'ouvrage de Dorion-Soulié traite bien peu de cette question délicate, et pas davantage de la question des conséquences non désirées des engagements militaires dans la durée. Mon interrogation porte surtout ici sur les effets dans l'opinion de conséquences inattendues: comment les néoconservateurs voyaient-ils la gestion de cette opinion dans l'éventualité qu'une série d'interventions qui perdurent ou qui s'enlisent avec tout ce que cela signifie de bavures, de pertes humaines, d'attaques terroristes, de polémiques, de rancœur des vétérans? J'ai peine à croire que les néoconservateurs n'aient pas développé une réponse articulée, notamment après avoir étudié et médité l'expérience du Vietnam.

Remarquez que je ne devrais pas me surprendre outre mesure. On observe la même absence de réflexion prospective critique chez un Bernard-Henri Lévy, autre activiste du militarisme civilisateur. Lui non plus ne semble pas avoir appris les leçons de la catastrophique

intervention occidentale en Lybie qu'il avait pourtant appelé de tous ses vœux. Il tonne et péroré toujours plus fort! Peut-être finalement que cette forme d'activisme idéologique porte en lui une dose maximale de volontarisme ainsi qu'une sorte de cécité sélective. Ce que jadis Raymond Aron voyait chez les intellectuels révolutionnaires de gauche se retrouverait aussi chez les néoconservateurs...

Un dernier sujet d'étonnement. Il y a dans ce livre une insistance sur la pédagogie des grands leaders. Selon Dorion-Soulié, les néoconservateurs ont la conviction qu'un très grand leader, tel Périclès, peut faire une différence majeure dans la vie d'une démocratie et tirer le peuple hors de l'indécision et de la torpeur. Pourvu qu'il ait une vision pénétrante des situations, qu'il ait une stature forte et une grande intégrité morale. L'auteur rapporte l'admiration sans borne qu'ils vouent à Churchill. La question que je ne puis m'empêcher de me poser alors est la suivante: en admettant que les Churchill et les de Gaulle sont rarissimes et que leur action est pour une bonne part le produit de circonstances exceptionnelles, comment peuvent-ils accorder aux grands leaders une place majeure dans leur projet dès lors qu'on est certain que pratiquement personne ne pourra se qualifier? ♦